

Rohmer sur scène : désir, plaisir, rires...

Courez voir "Où les cœurs s'éprennent", délicieux spectacle de Thomas Quillardet d'après Éric Rohmer au théâtre de la Bastille à Paris. Une sacrée réussite !

PROPOS RECUEILLIS PAR BRIGITTE HERNANDEZ

Publié le 16/01/2017 à 17:25 | Le Point.fr



"Où les cœurs s'éprennent", mise en scène de Thomas Quillardet d'après les scénarios des films *Les nuits de la pleine Lune* et *Le rayon vert* d'Éric Rohmer. Au théâtre de la Bastille jusqu'au 19 janvier à Paris.

© Pierre GROSBOIS

Dans *Les Nuits de la pleine lune*, Louise vit avec Rémi dans la banlieue parisienne. Louise aime Rémi mais voudrait garder son studio à Paris. Rémi aime Louise et ne veut pas entendre parler de ce studio. Mais Louise est persuadée que pour préserver l'amour, il faut le laisser respirer et s'éloigner de temps en temps de l'être aimé. Dans *Le Rayon vert*, Delphine se retrouve seule pour les vacances. Un ex, des copains, une famille mais seule quand même. L'amour, elle y croit mais... rien à l'horizon. Comment vivre avec l'autre ? Comment le rencontrer ? Comment être soi avec lui ? Comment vivre en l'attendant ? Thomas Quillardet a adapté pour la scène, avec Marie Rémond, les scénarios de ces deux films d'Éric Rohmer. Le résultat est formidable, réjouissant, drôle. Le public est conquis par le jeu vif des acteurs, les situations de plus en plus complexes dans lesquelles se retrouvent les personnages et l'inventivité de la scénographie.

Rencontre avec Thomas Quillardet, 37 ans. Ce metteur en scène appartient à la génération du théâtre qui veut travailler, selon son désir, des textes de littérature ou de

cinéma, être sans attaches, sans troupe... Libre comme l'air qu'on respire dans ses pièces.



Le Point : Ivo van Hove avec *Les Damnés*, Christiane Jatahy avec *La Règle du jeu* à la Comédie-Française, vous avec Rohmer : le théâtre n'a donc plus de textes à proposer pour que la tendance soit d'avoir recours au cinéma ?

© Pierre GROSOIS

Thomas Quillardet : Dans le travail de Van Hove et de Christiane Jatahy, l'image a une très grande importance, par le film, la vidéo. Ce qui n'est pas mon cas. Mais peu importe, parce que je crois que les gens de ma génération ne se posent pas la question des barrières, des disciplines : quelque chose nous intéresse et on fonce, que cela relève du cinéma, du théâtre, de la danse, des arts visuels ! Demain, j'adapterai peut-être un fait divers et alors ? Il n'y a aucun manifeste esthétique de ma part. C'est Rohmer qui m'a parlé, dommage, c'était du « cinéma », je pourrais dire. Ce sont les autres qui me renvoyaient cette dimension : ça ne m'a jamais traversé l'esprit. Dans l'équipe, on n'a jamais parlé des films, j'avais demandé aux acteurs de ne pas les voir. Pour nous, c'était une matière théâtrale. On interrogeait un auteur de théâtre, pas une image.

Comment est né ce spectacle ? Vous étiez un fan de Rohmer ?

Pas du tout. Je n'avais vu que deux films *Conte d'été* et *Le Genou de Claire*. Un été à Paris, comme l'héroïne du *Rayon vert*, je n'avais pas de plan de vacances. J'avais envie de travailler sur le désir, la rencontre amoureuse, les aléas des rencontres. Chez Rohmer, les personnages sont complexes, contrastés. Ils irritent autant qu'ils séduisent. Ils portent leurs échecs, leurs petites victoires, ça balance tout le temps entre ces deux pôles. Il n'y a rien de linéaire et c'est ce qui m'a plu.

Après avoir lu les scénarios, qui, par chance, étaient édités et mis en page comme des textes de pièces de théâtre, j'ai contacté des acteurs que j'avais vus sur scène : « On ne se connaît pas bien, mais j'ai un projet sur Rohmer. On le teste pendant une semaine ? » Et au bout d'une journée, j'étais conquis et par la bande que j'avais rassemblée et par les textes. Les acteurs aussi. Au départ, je voulais tout monter, un marathon « Comédies et proverbes ». Mais nous nous sommes arrêtés à ces deux-là bien qu'elles n'aient rien à voir l'une avec l'autre, sinon le thème de la solitude.

Les deux pièces se répondent et le public rit beaucoup, cela vous a surpris ?

Ah, oui ! On n'avait pas du tout pensé à faire rire et maintenant on constate que le public chaque soir réagit aux mêmes passages. Mais ce qui nous a le plus surpris, c'est le succès auprès des élèves de seconde, première et terminale ! On m'avait dit : « Le texte est trop suranné, trop précieux, ça ne marchera pas. » Et en fait, les ados adorent, ça leur parle tout de suite !

Rohmer aimait le théâtre ?

Ses acteurs et certains de ses proches m'ont appris qu'il adorait le théâtre, il avait même monté une pièce aux Amandiers qui a fait un bide. Il aimait le théâtre, ça se sent, c'était un lecteur de théâtre. Octave des *Nuits de la pleine lune* rappelle le théâtre de Musset et il est pourtant complètement actuel. C'est ce que j'aime chez Rohmer : une lame de fond qu'on ne soupçonne pas, des bouleversements qu'on ne voit pas venir, l'air de rien (tout ce que j'adore dans la vie !), l'intrigue avance. On se dit quelle pimbêche : elle a un amoureux, un appartement, qu'est-ce qu'elle veut ? et on se surprend à se demander si elle n'a pas raison. On devrait tous se demander : comment je suis avec l'autre ? Et si pour préserver l'autre, j'essaie de m'éloigner un peu ?

Vos acteurs jouent dans les deux pièces, les hommes interprètent des rôles de femme, les adultes des rôles d'enfant. Votre décor se résume à presque rien et se réinvente tout le temps... Vous aimez les risques, on dirait.

J'aime me dire : « on fait ce qu'on peut ». J'ai formé un groupe, pas une distribution, avec plus de garçons que de filles, je n'avais pas idée de ce que notre semaine labo allait donner ! Du coup, les garçons jouent des rôles de filles, on ne pouvait pas faire autrement. Et un garçon joue le rôle de la petite Fabienne. Même chose pour le décor. On a traité chaque situation comme elle se présentait : besoin d'un téléphone, besoin de sortir, besoin d'une table, besoin de mettre son manteau ? À chaque question, on cherchait la réponse la plus simple. Alors un téléphone surgit, l'appartement devient un autre appartement sans changer, etc. On a déroulé l'histoire et les situations ont construit la scénographie. Je n'aime pas les décors : si un élément prend place, il doit être utile à l'acteur.

Comment dirigez-vous les acteurs ?

Ce qui se passe entre l'acteur et son personnage, la part secrète, je ne la connaîtrai jamais, mais je leur demande souvent ce que leur personnage pense quand je les vois perdus. Le monologue intérieur, tel celui que le metteur en scène polonais Krystian Lupa met en œuvre avec ses acteurs, m'inspire beaucoup. Lupa a en tête une partition très claire de toutes les pensées de ses personnages, c'est ce que j'aimerais mettre en place aussi, modestement.

Vous ne dirigez pas de théâtre, vous n'avez pas de compagnie, comment travaillez-vous ?

Je change d'équipe à chaque fois. Je veux être libre, je ne veux pas de compagnie à diriger ni avoir de comptes à rendre. J'ai le statut d'artiste associé à la scène nationale de Saint-Nazaire et dès septembre prochain au Trident de Cherbourg, ce qui m'assure un lieu pour répéter, une coproduction pour les spectacles et des tournées assurées. Je ne veux pas m'enchaîner. J'ai découvert le théâtre, enfant, chez moi à Sartrouville. Ça m'a plu parce que tout était possible : être un robot, un arbre, une fille, on pouvait tout changer. J'ai suivi une formation au studio-théâtre d'Asnières où on apprenait le répertoire – Molière, Racine, Koltès, Novarina.... On y apprenait aussi à s'écouter, à être en bande, à avoir des partenaires de jeu. Le meilleur moyen pour faire ce que je voulais, la mise en scène, ça a été de créer un collectif avec une bande d'amis, des acteurs de l'école. On se passait le relais pour la mise en scène. Mon parcours n'est pas du tout à la mode : j'ai construit mon truc tranquillement avec ma bande et je n'ai jamais eu l'impression de galérer. J'ai toujours eu des bons partenaires, des bonnes tanières pour créer mes trucs.